

## Les conditions du rapprochement franco-annamite <sup>(1)</sup>

L'aimable Acrimon qui, de son « grain de sel » quotidien, assaisonne et relève le menu de *France-Indochine*, a effleuré ces derniers jours cette grave question du rapprochement franco-annamite.

Je voudrais, à mon tour, le reprendre avec quelque détail. Il n'y en a pas, en effet, de plus importante, de plus urgente, de plus actuelle. Nous sommes à un moment où chacun doit faire son examen de conscience, se demander loyalement si Français et Annamites peuvent s'entendre, sur quelles bases cette entente est possible et durable, et quelles conditions sont nécessaires pour la réaliser pleinement.

Car c'est un fait que cette entente n'est point encore parfaite ; c'est un fait que ce rapprochement est encore loin d'être réalisé complètement. La preuve, c'est que de part et d'autre nous en discutons encore à l'heure qu'il est, après déjà un demi-siècle de vie commune, et que chaque événement qui survient, chaque incident quotidien même remet en question ce grave problème.

Est-ce à dire qu'il est insoluble, et que la nature même des relations franco-annamites interdit d'envisager entre les deux races un rapprochement vraiment sincère et durable ?

Je ne le crois pas. Mais étant donné notre situation réciproque, les circonstances dans lesquelles nous nous sommes rencontrés et avons vécu jusqu'ici, ce problème exige, pour être abordé utilement, indépendamment de toutes autres conditions, un certain effort de loyauté et de sincérité, une égale bonne volonté de part et d'autre. Faute de cette condition préalable, il risque d'être posé de travers ou dans des termes tels qu'il devient insoluble.

C'est ce qu'ont fait jusqu'ici nombre de Français et d'Annamites qui n'ont pas su ou n'ont pas voulu faire cet effort de volonté et de loyauté dont nous venons de parler.

Du côté annamite, on s'est dit : — Nous sommes un peuple conquis. Il est possible que cette conquête nous ait apporté quelques avantages. Mais ces avantages ne com-

penseront jamais pour nous la perte de notre indépendance. Puisqu'il nous faut vivre avec les Français, vivons avec eux en bons termes. La prudence nous prescrit de les ménager, puisqu'ils sont les maîtres. Mais chercher à nous rapprocher d'eux, à leur quémander une amitié qu'ils ne sont peut-être pas disposés à nous accorder, non. Notre réserve est la seule sauvegarde de notre dignité.

Et du côté français : — Nous sommes ici les maîtres. Pour maintenir notre prestige, tenons-nous à distance de l'indigène. Nous savons que nous autres Français avons le manie de vouloir être aimés des autres peuples : c'est une erreur. Contentez-vous d'être respectés, puisque nous avons la force d'imposer notre volonté ; cela suffit. Nous rapprocher de l'Annamite, à quoi bon ? Du reste, l'indigène ne doit pas être bien intéressant : nous n'entendons jamais rien à leurs mœurs bizarres et à leurs coutumes saugrenues.

J'exagère certainement en résumant sous cette forme quelque peu brutale le sentiment des deux races. Mais je crois qu'au fond beaucoup doivent penser ainsi de côté et d'autre. Et c'est ce qui fait que les relations franco-annamites n'ont pas toujours eu jusqu'ici ce caractère de franchise, de cordialité, d'intimité qui doit exister dans les rapports entre deux peuples appelés à vivre et à collaborer encore longtemps en semble.

Cette situation a duré depuis cinquante ans. Elle peut durer encore. Mais qui ne voit qu'elle est bien précaire, et n'est de nature à satisfaire ni les uns ni les autres ? Elle ne peut que compliquer davantage les multiples problèmes d'ordre politique, économique, social, qui se posent chaque jour avec plus d'acuité et d'urgence et qu'on n'arrive pas toujours à résoudre de façon satisfaisante.

D'un côté, dédain et incompréhension ; de l'autre, réserve et méfiance : tel est donc, — à part d'honorables exceptions,

(1) *France Indochine*, 30 Août 1929.

— l'état actuel des relations entre Français et Annamites.

Nous avons dit qu'il pourrait s'améliorer par un effort de loyauté et de bonne volonté des deux côtés. Cet effort est-il au-dessus de nos forces ? Nous ne le pensons pas. En ceci, comme en toute autre chose, il suffit de vouloir pour pouvoir. Mais il faut vouloir.

Nous dirons donc aux Français et aux Annamites désireux de réaliser cette entente tant souhaitable dont dépend la prospérité même de ce pays qui nous est cher : « Faites cet effort de rapprochement ; vous verrez que vous vous en trouverez bien. Notre vie commune en deviendra plus agréable, plus profitable. Elle sera en tout cas débarrassée de pas mal de ces malentendus qui la gênent, la gâtent, et parfois même l'empoisonnent. »

A nos compatriotes annamites, nous dirons :

— Le passé appartient à l'histoire. Il ne dépend d'aucun de nous qu'il soit autrement qu'il ne fut. Le présent avec ses exigences, l'avenir avec ses espoirs, nous occupent assez. Rien ne sert de récriminer contre ce qui a été. La domination française est un fait contre lequel nous ne pouvons rien et avec lequel nous devons compter. Acceptons-le avec toutes ses conséquences, et cherchons à en tirer le meilleur parti possible.

Nous ne pouvons le faire qu'en nous rapprochant des Français, en nous appuyant sur eux, en recherchant même leur amitié. Ce n'est pas en nous cantonnant dans une réserve méfiante que nous sauvegardons notre dignité. C'est en nous faisant connaître tels que nous sommes, avec nos défauts et nos qualités, fruit d'un long atavisme qui, croyons-nous, n'est ni meilleur ni pire qu'un autre ; c'est en cherchant à nous améliorer, à nous élever, à nous adapter chaque jour davantage aux nécessités de la vie moderne tout en ne perdant rien de ce qui fait notre personnalité ou notre originalité ; c'est en apportant dans nos relations plus de sincérité, de loyauté, cette dignité justement qui n'est pas de l'orgueil et cette urbanité qui doit exclure la bassesse ; c'est en nous manifestant ainsi que nous avons le plus de chances de conquérir l'estime et la sympathie des Français.

Est-ce à dire que nous soyons satisfaits du sort qui nous est réservé ? Est-ce à dire que nous avons déjà, dans la communauté franco-annamite, la part ou la

place qui nous revient, et que nous devons nous en contenter ? Est-ce à dire qu'il faille nous interdire tout rêve d'avenir, toute espérance de vivre un jour dans un cadre plus élargi notre vie nationale ? Non.

Aucune situation n'est éternelle. Celle dans laquelle nous nous trouvons doit s'améliorer ; elle s'améliore chaque jour. Mais ce n'est pas par des récriminations stériles, par des revendications bruyantes ou des manœuvres louches, ou par une attitude de bouderie ou de méfiance, que nous pourrions réaliser cet avenir qui nous est cher. Ce n'est pas en nous tenant à l'écart des Français, ce n'est pas en les indisposant inutilement, c'est au contraire en nous appuyant sur eux, en nous rapprochant d'eux, en nous unissant à eux par des liens chaque jour plus étroits de l'intérêt, de la sympathie, de l'amitié que nous y arriverons beaucoup plus sûrement.

Et aux Français, aux Français surtout, qui sont les maîtres de la situation et de qui dépend le geste de sympathie et de générosité qui doit imprimer aux relations franco-annamites une orientation nouvelle, aux Français, nous dirons :

— Vous êtes dans ce pays par droit de conquête. Vous avez conquis cette terre. Il vous reste une autre conquête beaucoup plus noble à faire : celle des esprits et des cœurs. De nos jours, une domination n'a de chances d'être durable que si elle repose sur l'assentiment des consciences et des volontés. Il est vrai que vous avez la force : mais aimeriez-vous mieux avoir recours à elle qu'à la persuasion ?

D'ailleurs la force seule est insuffisante ; elle n'arrange jamais rien ; elle est génératrice de rancunes et de haines. Quand on vit au milieu d'un peuple de 15 millions d'individus, il n'est certes pas indifférent de se sentir qu'on y est plutôt par la sympathie que par la contrainte.

Au reste, l'Annamite n'est pas un sauvage : il a une vieille civilisation qui n'est pas sans valeur, des traditions millénaires infiniment respectables ; et ses mœurs et ses usages ne vous paraissent bizarres que parce que vous ne les comprenez pas. Croyez-vous que les vôtres ne les choquent pas quelquefois parce qu'ils ne les comprennent pas eux aussi ?

Ainsi c'est le défaut de compréhension qui est à l'origine de tous nos malentendus. Pour dissiper ces malentendus, il ne

suffit qu'un effort de volonté et de sympathie dont — noblesse oblige — vous devriez donner l'exemple.

C'est à vous à faire les premiers pas vers ce rapprochement que tous désirent et souhaitent ; à mesure que vous ferez preuve de plus de psychologie et de tact dans vos relations avec lui, l'Annamite se départira de sa réserve et de sa méfiance. Et l'entente s'établira, une véritable « entente cordiale » pour le plus grand bien de tous.

Si jusqu'ici vous n'avez pas réellement tenté cet effort de sympathie et de compréhension, c'est peut-être par un faux sentiment du prestige. Le prestige français, comme la dignité annamite, n'est pas là où nous nous imaginons qu'ils sont l'une et l'autre : dans un certain orgueil de race qui répugne aux concessions amicales. Ils sont dans la franchise et la cordialité des relations où chacun se montre réellement ce qu'il est.

Pour organiser et développer ces relations, une condition est encore nécessaire : vous avez affaire à un peuple qui a un vif sentiment des convenances. Evitez avec soin, dans vos paroles et vos gestes, toute exa-

gération, toute violence. Témoiniez à l'élite annamite les égards qu'elle mérite ; traitez les autres avec bienveillance et douceur.

Que ceux d'entre vous qui, par leurs fonctions ou pour leurs affaires, sont en contact direct avec le peuple, ne se départissent jamais de leur calme ; qu'ils conservent, en toutes circonstances, le parfait contrôle de soi-même qui empêche les brutalités inutiles.

En un mot, ne croyez pas que la politesse française, cette exquisite politesse qui a fait votre réputation à travers les siècles, n'a plus à s'exercer quand elle a quitté le beau ciel de France ; c'est ici surtout qu'elle doit fleurir pour l'éducation de ce peuple, qui, du reste, s'y entend et sait toujours l'apprécier à son prix.

Je suis convaincu qu'il ne manque pas de Français et d'Annamites disposés à écouter ce langage et à tenter cet effort. Je ne doute pas qu'ils ne réussissent dans leur entreprise. Ils auront, par surcroît, singulièrement simplifié la politique française en Indochine.

PHAM-QUYNH

## Hommage à M<sup>me</sup> Jeanne DUCLOS - SALESSES (1)

Madame Jeanne Duclos-Salesses n'est plus.

Un bref radio vient de nous apporter la nouvelle de sa mort survenue à Vichy le 3 Août dernier, — dans des circonstances tragiques, s'il faut en croire une information complémentaire donnée par un journal de Cochinchine.

Cette triste nouvelle plonge dans la consternation les nombreux amis que cette femme de talent et de cœur comptait dans les milieux annamites.

Je voudrais, en leur nom à tous, rendre un suprême hommage à notre grande amie disparue.

D'autres plus qualifiés ont étudié ou étudieront son œuvre littéraire, en faisant ressortir ce qu'elle présentait déjà d'original et ce qu'elle promettait davantage encore pour l'avenir, — promesses, hélas ! à jamais ensevelies dans la tombe.

Je voudrais essayer seulement de dire en quelques mots la place que cette femme d'élite a tenue dans notre estime et notre sympathie, et ce, grâce à un heureux concours de circonstances, mais surtout par un ensemble de rares qualités d'esprit et de cœur.

Madame J. Duclos-Salesses a réalisé cette chose qui ne se rencontre pas tous

(1) Femme de lettres indochinoise. Auteur de plusieurs volumes de romans et de poésies : *Jennou la tonkinoise* ; *La danse du petit dieu* ; *Qui se joue dans le vent*. A collaboré à différentes revues locales : le *Moniteur d'Indochine*, *Extrême-Asie*. Le *Nam-Phong* lui-même a publié d'elle le récit d'une excursion à Huong-Tich intitulée « Pèlerins » (N.-P. 116, Suppl. page 45).

les jours dans les relations franco-annamites : une véritable amitié intellectuelle avec des hommes et des femmes de ce pays.

Son âme de poète et son cœur de femme ont supprimé dès le premier abord toute la distance qui sépare les individus et les races. Et tout de suite on se sentait à l'aise, et pour ainsi dire de plain-pied avec elle, transporté sur un autre plan que celui des ordinaires relations entre Français et Annamites : celui de l'intuition et de la sincérité.

Sincérité, bonté, telles étaient ses qualités principales, qui, jointes à un esprit primesautier, une intelligence vive et une franche camaraderie, faisaient de son commerce un plaisir rare.

Bonne surtout, elle le fut, et compatissante. Ayant elle-même souffert de la vie, elle comprenait toutes les formes de la souffrance, elle était accessible à toutes les nuances de la pitié. En se penchant sur le berceau d'un pauvre petit être à peine conscient, tirailé entre la vie et la mort, et dont la douleur muette faisait peine à voir, comme en entendant les confidences d'une femme malheureuse qui, arrivée à l'automne de sa vie, faisait la somme de ses misères et de ses déboires et lui ouvrait tout grand son cœur vide :

*Vie pesante, vie solitaire.*

— *Grand cœur profond, cœur de misère,*

*Et dans ce cœur, hélas ! plus rien...—(1),*

des larmes lui vinrent aux yeux, de véritables larmes de mère et de sœur. Et on sentait alors que cette douleur était vraiment sincère, inspirée par un profond sentiment de compassion humaine, et n'était pas, comme on pourrait le croire de la part d'une femme de lettres, le fait d'une exaltation passagère ou la manifestation d'une superficielle sensibilité d'artiste.

A ces qualités de cœur, notre amie joignait une grande modestie, un ardent désir de s'instruire, de s'instruire surtout dans les choses de ce pays qu'elle avait appris à aimer et qu'elle désirait mieux connaître.

Que de fois elle me disait : — J'aime votre pays. J'ai une profonde sympathie pour votre peuple. Jusqu'ici je n'ai connu

que les aspects extérieurs de votre vie. Son pittoresque me séduisait. Je n'ai pas cherché à approfondir. Mais je sens que je ne terai rien de durable si je ne dépasse pas le côté superficiel des choses. Je voudrais saisir quelques aspects intimes de l'âme annamite. Aidez-moi, instruisez-moi, initiez-moi à votre vie familiale et sociale, au mécanisme de vos institutions, de vos mœurs, de vos sentiments même. Vous verrez que vous serez content de moi : je serai une élève docile et appliquée, qui ne demande qu'à aimer et à comprendre..

Et c'était, en effet, un plaisir que de l'aider ainsi à s'initier aux choses annamites. Elle aimait tout, elle comprenait tout ; et si elle ne saisissait pas toujours avec son intelligence, — tant les conceptions qui sont à la base de notre vie familiale et sociale diffèrent parfois des conceptions occidentales, — elle sympathisait avec son cœur. Elle trouvait tout naturel ; rien ne l'offusquait ; elle s'intéressait à tout, s'enthousiasmait pour tout ; aucun préjugé n'interposait entre elle et les réalités locales le mur de la prévention, du dédain ou de l'indifférence. Les détails didactiques ne la rebutaient pas, les considérations philosophiques, les discussions philologiques même, — dont son professeur improvisé, par déformation professionnelle peut-être, ne pouvait pas toujours se défendre, — n'avaient le don de l'exaspérer. C'était vraiment une « élève » idéale.

Ces derniers temps, elle s'intéressait à la poésie annamite. Je l'ai aidée à traduire un certain nombre de poèmes qui devaient former un recueil, une sorte de florilège de nos nos poètes nationaux. Elle a tout emporté en France où elle devait profiter de son congé pour mettre la dernière main à ses manuscrits. Avant de partir, elle eut même la charmante idée de me demander une préface pour ce recueil, quand il paraîtrait.

Hélas ! il ne paraîtra jamais. Et si ma modestie n'aura pas à souffrir de préfacer une œuvre en français, mon amitié aura toujours le regret de ne pouvoir dire publiquement du vivant de notre amie tout le bien que je pense d'elle.

Madame J. Duclos-Salesses n'est plus

(1) *Madame Thu chanteuse, in Qui se joue dans le vent, Figuière, éditeur.*

Par le dernier courrier, j'ai encore reçu d'elle une lettre datée du 6 Juillet de Vichy, lettre parfaitement calme qui ne présageait rien de sa fin tragique. Elle me disait : « Ne m'oubliez pas, je vous prie, auprès d'aucun de nos amis. Je pense affectueusement à vous tous, et à chacun de vous... Je trouve longs les courriers qui se succèdent sans m'apporter des nouvelles de vous tous, — en particulier celles de ma petite Hirondelle chérie. Que vous seriez gentil de ne pas m'oublier... »

Non, nous ne l'oublierons pas ; nous nous garderons d'elle le souvenir d'une femme de cœur, d'une charmante amie,

qui, malgré les erreurs ou les faiblesses qu'elle pouvait avoir, — quelle vie humaine n'en comporte pas ? — restera une bonne et brave femme.

Pour moi, en particulier, il me sera difficile de l'oublier : son souvenir est attaché à celui d'un petit être qui me fut cher, à cette pauvre « petite Hirondelle chérie », comme elle l'appelait, qui, un mois après son départ, s'est envolée vers d'autres cieux où, depuis deux semaines elle a dû la rejoindre.

PHAM-QUYNH

## PAGES RETROUVÉES

### Allocution aux lauréats du concours triennal des Thanh-hoa (le 15 Aout 1912)

De même qu'on prodigue à ceux qui partent pour de lointains voyages les conseils et les exhortations qui doivent ranimer leur courage au cours de leur longue route, de même il m'appartient d'adresser aujourd'hui à ceux qui viennent de franchir la porte « Vĩ-Môn » pour s'engager sur cette large voie qui peut conduire jusqu'aux places les plus hautes, jusqu'aux dignités les plus enviées, les paroles de direction qui leur serviront de viatique.

Vous allez recevoir de vos villages, de vos parents fiers de vos succès, les témoignages de leur joie faite surtout des espoirs intéressés qu'ils placent en vous.

Sous l'ombre des parasols vous entendrez chanter à vos oreilles la chanson des promesses que la vie d'un mandarin lettré doit réaliser.

Aussi puis-je vous demander, aujourd'hui, dans quel grave et sérieux sentiment vous êtes venus affronter cette épreuve ?

N'avez-vous pas seulement ambitionné de revêtir cette robe bleue qui contient dans ses plis tant de futures délices afin de réaliser un rêve de douce oisiveté et de bien-être !

Etre mandarin ! n'est-ce pas seulement pour vous, avoir d'autres protecteurs que vos talents, vivre au milieu de lettres subtils, de gracieuses chanteuses en faisant de délicates poésies, s'enrichir aussi sans trop penser aux besoins du peuple et se laisser aller au fil de la vie pareil à la voile dont parle un de vos proverbes, qui ne « s'inquiète pas du vent qui la pousse ! »

Ce sont là des jeux de l'esprit auxquels vous ne devez pas vous attarder.

Le degré que vous venez de franchir n'est point le dernier qu'il vous faille gravir.

Vous avez acquis l'instruction traditionnelle, il vous faut maintenant, en passant par la nouvelle école Hâu-Bô, ou pour ceux que la carrière administrative ou l'enseignement officiel ne tentent pas, en se livrant à l'étude libre, acquérir cette instruction occidentale sans laquelle vous ne serez pas des hommes de votre siècle, efficacement utiles à votre pays.

Etre utile à son pays, ce n'est pas seulement l'aimer pour tout ce qu'il contient de souvenirs, c'est aussi l'aimer pour sa grandeur future. Etre utile à son pays, c'est lui apporter le concours de facultés et

de connaissances nouvelles adaptées aux circonstances, aux nécessités de la vie sociales du moment.

Un de vos plus grands rois, celui qui a fondé cette dynastie des Nguyễn dont la province de Thanh-Hoá est fière d'être le berceau, Gié-Long, en homme d'Etat perspicace qui savait tout ce qu'il devait à l'esprit de la France, a indiqué, dans la préface du Code toujours en vigueur, cette loi qui ordonne impérieusement aux « hommes de modifier constamment les institutions pour les tenir en rapport avec les mœurs de l'Empire. »

Ainsi donc, sous peine de rester frappés de stérilité, il vous faut évoluer. Cette nécessaire transformation n'emporte pas avec elle, comme certains le croient, le mépris du passé, le dédain de ce qu'il contient. Tout se tient, et le dernier des maillons qui forme la chaîne qui lie les jours vibre encore des coups qui forgèrent le premier anneau.

Nous connaissons le prix du passé et c'est pourquoi vous voyez nos savants sinologues, les premiers du monde peut-être, se passionner pour l'étude de la littérature chinoise et remonter aux sources les plus lointaines de ses origines.

Nous, si ardents aux recherches nouvelles, conservons pourtant une piété filiale à nos études classiques qu'on pourrait comparer aux vôtres et qui ne sont pas que l'étude de langues mortes, mais de langues qui serviraient de véhicule à notre première civilisation.

Cette estime que nous accordons aux lettres grecques et latines, nous l'accordons aussi à la culture chinoise. Mais nous savons que ce ne sont là que des forces du passé, impuissantes à nous faire parcourir le cycle des connaissances modernes.

Les sciences sont entrées dans la vie des peuples. Un enseignement qui les exclut ou les ignore, ne peut répondre aux besoins de l'heure.

Or, pour pénétrer ce nouveau domaine, il vous faudra faire appel à d'autres qualités de l'esprit qu'à celles que vous avez surtout mises en œuvre jusqu'ici. Plus que la mémoire, ce sont des facultés de réflexion, de raisonnement, de jugement, d'imagination pouvant devenir créatrice, parce qu'alimentées à des foyers nouveaux, que vous devez développer.

Vous serez alors en mesure de parcourir toutes les perspectives qui s'offrent à vous.

De même que vous êtes nés il y a plusieurs siècles à la civilisation d'Extrême-Orient par la culture chinoise, de même il vous faut aujourd'hui participer à la vie mondiale par la culture d'Occident.

La vie des peuples, comme celle des espèces, apparaît comme un perpétuel changement. La Nature elle-même vous offre le spectacle toujours renouvelé de son multiple visage. Vos terres seraient depuis longtemps stériles si elles n'étaient pas chaque année renouvelées par le limon de vos fleuves. L'esprit humain est semblable au sol ; il a besoin d'un apport nouveau, pour être fécond. Cet apport nouveau, la France vous le donne. Prodigue de ses trésors intellectuels, Elle se penche sur vous et, dans un geste généreux, Elle découvre à vos yeux des horizons inconnus.

Sans rien renier de votre passé, par une lente mais sûre évolution, vous saurez reconnaître un jour sa magnifique munificence.

Vous souvenant alors de ce que vous devez à votre origine, en considérant la formation de votre esprit, vous pourrez, sans offenser vos ancêtres de ce partage, puisque vous aurez obéi aux lois qui régissent la vie des peuples, unir, comme le dit un de vos proverbes, dans une même pensée de haute gratitude, ceux qui auront planté les arbres dont vous goûterez en paix les fruits.

PIERRE PASQUIER



## Le Français tel qu'on le comprend en Bavière

Grand front, grands yeux, grandes lunettes, larges épaules, le tout reposant sur des souliers robustes — un bébé Cadum géant — tel est le docteur Eugen Lerch, grand amoureux du printemps parisien, et, par surcroît, professeur de linguistique et de littérature française à l'Université de Munich, auteur d'une savante édition expliquée et annotée de la *Chanson de Roland* en langue romane, de pénétrantes études sur Flaubert et sur Romain Rolland, et, tout récemment, d'un *Essai sur la langue française considérée comme expression du caractère français*. En un mot, un Européen de Munich, Européen dans le temps et dans l'espace, tout aussi familier de la belle Aude que de Madame Bovary.

Tout d'abord, ce sont les souliers du docteur Lerch qui attirent mon attention et m'intriguent : des souliers bâtis à la façon dont on bâtit, en Allemagne, les statues de Bismark, les hôtels des Postes et les enfants. Et une question me saute aux lèvres que j'ai peine à arrêter :

— Est-ce que ces souliers ne vous gênent pas, monsieur le professeur, pour aller et venir à travers les idées ?

Mais le sourire affable et intelligent des yeux bleus ramène à la sagesse ma curiosité vagabonde. Et j'expose tout simplement le but de ma visite : avoir quelques précieux sur cet *Essai sur la langue française considérée comme expression du caractère français*, dont le titre seul, sous la plume d'un professeur de Munich, me semble fort curieux.

Le docteur Lerch s'incline avec bonne grâce :

— Cet *Essai* n'est, sous sa forme actuelle, qu'un chapitre d'un ouvrage plus vaste dû à la collaboration de confrères éminents et qui a pour titre : « *Mannuel de la connaissance des civilisations étrangères* ».

— Encore une encyclopédie ? Et kolossale », je parie ?

M. Lerch ne se fâche pas :

— Que voulez-vous ! Ce que Marie ne fait pas dans le ménage européen, il faut bien que Marthe le fasse. Est-ce de notre faute si vous avez choisi la meilleure part ?

Je me propose donc de reprendre ce petit « *Essai* » et de le développer. Car le sujet est vaste et passionnant. La langue de chaque peuple, c'est comme un visage où se reflètent l'âme profonde et les traits caractéristiques d'une race.

— Si je vous comprends bien, après avoir étudié la langue française en linguiste et grammairien, vous l'étudiez maintenant en psychologue ? Vos découvertes m'intriguent au plus haut point. Quand on songe que Christophe Colomb a eu plus vite fait de découvrir l'Amérique que les peuples d'Europe de se découvrir l'un l'autre !

Le Docteur Lerch sourit encore, se cale comme il peut dans un fauteuil trop bas pour lui, où il est visiblement moins à l'aise que dans sa chaire de Munich.

— Mes découvertes ? Bien volontiers. Et, d'abord, ma méthode : relever dans la langue française toutes les expressions qui n'ont pas leur équivalent dans les autres langues et tirer, de leur étude, des conclusions psychologiques. Tenez, une simple phrase de de Maupassant. Dans *Boule de Suif*, des voyageurs ont oublié de se munir de vivres. Seule une fille galante en a apporté et en propose le partage à ses compagnons de voyage : « Mon Dieu ! Si j'osais offrir à ces messieurs et ces dames !... »

« Si j'osais... », expression intraduisible, tout à fait particulière à votre langue. Tous les discours du monde seront moins éloquents que ce petit mot pour me prouver à moi, docteur Lerch de Munich, que la France est le pays du monde où la politesse sait se revêtir, suivant les cas et les personnes, des plus délicates nuances.

L'admiration me coupe la parole, et M. Lerch poursuit :

— Autre chose, maintenant. Prenons Flaubert. A la fin de de l'*Education sentimentale*, l'un des amants dit à l'autre : « N'importe ! Nous nous serons bien aimés ! » Cette seule phrase est pour moi toute une révélation. Elle contient un futur passé qui n'existe qu'en français et qui signifie : « On pourra dire que nous nous sommes bien aimés ». D où j'ai conclu que les Français ont un particulier souci du jugement

d'autrui, un instinct très fort de sociabilité.

« Même remarque pour les phrases suivantes : « Ah ! je les aurai connues, les affres de l'art ! » (lettre de Flaubert à Louise Collet). Ce qui signifie : On pourra dire que je les ai connues.. »

« J'aurai tout manqué, même ma mort ! » (*Cyano de Bergerac*), c'est-à-dire : La postérité pourra affirmer que.. »

« Et j'oubliais Roland, qui, au moment de mourir, a soin de tourner son visage vers l'ennemi pour assurer Charlemagne et la postérité de sa bravoure et qui dit à son épée : « Que de vastes terres, avec toi, j'aurai conquises ! » Souci du jugement d'autrui, sociabilité. »

A mon tour de sourire :

— Très justes, vos observations, du moins en ce qui concerne *Cyano* et *Roland*. Mais, oserais-je.. une petite rectification ? Le « Nous nous serons bien aimés » des amants de *Flaubert* ne se traduirait-il pas plus exactement par : « Nous pourrions nous dire à nous-mêmes, plus tard, que nous nous sommes bien aimés » ? Les amants n'ont cure de la postérité, mais tout simplement, ils empiètent sur l'avenir. Ils imaginent, à l'avance, l'émotion que leur procurera, plus tard, le souvenir de leur amour, et ils jouissent déjà de cette émotion future. Petit jeu combiné de l'intelligence et de la sensibilité, très familier aux Français, qui les rend plus grands dans la comédie que dans la tragédie et qui les empêchera toujours d'être les meilleurs amoureux du monde. Je ne démolis pas vos conceptions, j'espère..

— Bien au contraire .. Vous permettez ?

Le docteur *Lerch* prend quelques notés rapides, puis :

— Savez-vous comment j'ai découvert que tout Français est un avocat né ? Quand *Maupassant* écrit : « Les femmes.. vous plantent toujours en pleine figure la pointe de leurs ombrelles » ; quand le premier venu, parlant de son ennemi, explique : « Cet homme là vous dépouillerait jusqu'aux os » ; l'un et l'autre procèdent avec une habileté consommée, un art de convaincre admirable ; grâce à ce petit « vous », ils font entrer l'auditeur dans leur cause, le forcent à partager l'injure reçue afin qu'il partage également leur colère. N'est-ce pas admirable ?.. »

Le docteur *Lerch* parle, lui aussi, avec une grande force de conviction.

— On croit communément que l'impressionnisme, en France, date de *Monet*. Quelle

erreur ! L'impressionnisme — vision rapide des choses par l'extérieur — fait partie du génie français même. Des exemples ? Déjà, dans *Montaigne*, dans *La Fontaine*, dans *La Bruyère*. Tenez, un entre mille. Le plus simple. Ce vers de la fable « *Le Corbeau et le Renard* » :

« Il ouvre un large bec... »

Voilà qui est « vu » et non pas « pensé ». Un auteur allemand aurait expliqué : « Il ouvre son bec largement ». *La Fontaine* n'explique pas, il voit.

*Flaubert*, dans *Madame Bovary*, décrit un voyage en fiacre d'*Emma* et de *Léon* :

« Une main passa sous les petits rideaux de toile jaune et jeta des déchirures de papier ». La main de qui ? Quels papiers ? Voilà qui est vu du dehors, non du dedans.

De même, *Taine*, dans *Thomas Graindorge* : « L'autre lève une tête de Jaff ardente ».

— Autrement dit, les auteurs français abandonnent volontiers leur rôle d'auteurs pour se faire, tout d'un coup, photographes ?

— Exactement. Et cela, grâce à la langue française, qui est essentiellement photographique. Ne dites-vous pas couramment : « Elle ouvrit des yeux surpris » ; « Elle eut un sourire », etc.., autant d'« instantanés » intraduisibles littéralement en allemand et qui expriment une rapidité extraordinaire.

J'éprouve le ravissement de *M. Jourdain* quand il apprit qu'il faisait de la prose sans le savoir. Vraiment ? Nous avons une politesse exquise, un art de convaincre irrésistible, un précieux instinct de sociabilité, des dons de vision sans pareils ? — du moins, c'est ainsi qu'on nous voit à *Munich*, à travers les leçons de linguistique du docteur *Lerch*.

— Cher Monsieur, comme je l'aime, votre linguistique ! Que ne vous envoie-t-on la professor dans toutes les universités allemandes ! Voilà qui ferait plus rapidement avancer la cause européenne que bien des congrès que je sais !

Le docteur *Lerch* m'approuve, ses lunettes rayonnent.

Et je comprends maintenant le symbole de ses souliers : il les faut courageux et solides pour marcher sur les sentiers peu battus et embroussaillés, qui vont de *Munich* à *Paris*, de *Paris* à *Munich*, — de l'âme allemande à l'âme française.

M. ANTOINETTE DEBLUT  
(L'Européen)